

Critique littéraire de Emmanuel Le Roy Ladurie parue dans le Figaro Littéraire du 20/11/1997

Mots et merveilles de nos campagnes

Gaudriole, pour le commun des mortels, ça concerne les histoires salées (« Les hommes passaient sous leur pouce et disaient des gaudrioles », selon Flaubert, dans la noce normande de Madame Bovary). Ou bien ça se rapporte aux plaisirs de l'amour (« Faut pas tout lâcher parce qu'une fille vous laisse le bec en l'air ; ça se retrouve, la gaudriole », écrivait Zola dans La Terre). Mais justement quand vous donnez ces deux citations qui ont l'air parfaitement topiques, Flaubert et Zola, vous êtes en réalité hors du coup : car la vraie gaudriole, si vous en croyez Marcel Lachiver dans son immortel Dictionnaire du monde rural, qui vient de paraître chez Fayard, c'était tout simplement sur le marché aux grains de Meulan, département actuel des Yvelines, un mélange de seigle et d'orge aux années 1585-1586. Cette gaudriole-là renvoie à l'immense variété de tous les méteils, autre mot synonyme du précédent, mixtures de froment et de telle ou telle céréale différente, orge ou avoine et surtout seigle, qu'on trouvait un peu partout en France du Nord.

Du méteil, sautons aux deux-roues, voire aux quatre-roues. Tout le monde se souvient de la phrase immortelle du président Pompidou, à qui d'aucuns reprochaient les pressions populaires en faveur de la construction d'une voie express rive gauche à Paris (celle-ci jamais réalisée, en fait, et fort heureusement). A quoi le président se bornait à répondre : « Que voulez-vous, les gens aiment la bagnole. » Fin lettré, l'ancien chef de l'Etat savait fort bien qu'il n'employait pas le mot bagnole à tort ou à travers puisqu'il s'agissait en réalité d'un des plus anciens termes de notre langue, bagnole, hérité directement du gaulois, mais oui, et qu'on retrouve dans des mots comme benne ou banne, l'une et l'autre signifiant panier à vendange ou caisse à transport sur le châssis d'une charrette ou d'un camion.

Il va de soi que le parler gaulois ne fut pas seul en cause dans la construction de notre dialecte rural : les Latins, les Provençaux ou les Franco-Provençaux comme on dit, en ont pris également leur large part. Et par exemple le birou, qui à l'occasion se fait carrément languedocien, veut dire en vocabulaire provençal la vrille (aussi bien l'outil que la vrille de la vigne) à quoi se rattache également biroulet, biroulevo, voire berigoulo (pénis en dauphinois) ; qu'on rapprochera en outre du français du Nord biroute (même sens), ce mot à son tour désignant par ailleurs hors de tout contexte agricole cette fois, la manche à air gonflable qui indiquait la direction du vent sur nos aéroports, manche à air qu'on appelait par ailleurs pendant la Première Guerre mondiale couille à Joffre, en hommage au vainqueur de la Marne, qui fut aussi l'un des grands développeurs de l'aviation militaire française.

Après le gaulois et le « latino-provençal », sont venus les sédiments germaniques déposés dans nos patois à partir du V^e siècle après J.-C. ; les termes de féodalité y eurent évidemment leur importance, s'agissant des conquérants teutons auxquels rien de ce qui concernait le pouvoir ne demeurait étranger. Citons en particulier le fief ou domaine noble, relevant de la seigneurie d'autres domaines plus vastes, et concédé au preneur noble, sous forme de foi et hommage avec assujettissement à divers services et redevances. Nos grands médiévistes Bloch, Duby, Le Goff, ont noirci des pages et des pages à ce propos ; mais, plus prosaïques, les affiches judiciaires de Dives-sur-Mer, vers 1875, parlaient encore de fieffer de gré à gré dix boutiques, autrement dit tout simplement de vendre dix boutiques.

Les Germaniques nous ont laissé aussi le terme osier, un végétal de première importance pour la fabrication des paniers, les rejets de cet arbrisseau ont donc donné, selon la collection lachivérienne, osière en Flandre, oizil en Saintonge, onzère en Wallonie, ouisière en Berry et même ovan dans la Bresse.

Les mêmes Germains ont également fourni, avec ses piquants, le mot houx d'où nous est venu le housson (même sens) et le fameux aiguillon en branche de houx de la chanson de Pierre Dupont intitulée J'ai deux grands boeufs dans mon étable. Lecteur de Saint-Simon d'autre part, j'ai toujours été intrigué par des dames qu'il appelle halbrenantes femelles, sorte de viragos agressives qui se mettaient en travers de la route du duc et pair et auxquelles il décochait volontiers cette épithète venimeuse. J'ai donc consulté Lachiver qui m'a aussitôt donné la clé de l'énigme : halbrenner quelqu'un, Saint-Simon par exemple, c'est comme rompre quelques plumes à des oiseaux de proie.

Normand d'origine, je n'ai pas retrouvé d'autres très beaux mots, il est vrai rarissimes, de ma province natale, tel que éoler (vanter le grain) du nom du dieu des vents Eole, ni non plus le sublime hardi-prenant qui veut dire voleur. En revanche, les termes normands que nous rattachons volontiers à l'Angleterre par nos soins conquise en 1066, tels que guélot, sorte de moutarde sauvage à fleurs jaunes hantant les céréales et qui aurait à voir avec l'anglais yellow et puis picaut, le dindon, qui viendrait du pea-cock britannique, figurent bel et bien dans ce dictionnaire du monde rural. Il n'y a pas si longtemps encore, un père de famille calvadosien quand il présentait le mari de sa fille à quelque gros fermier, disait volontiers : « Voilà mon picaut de gendre » (Mon dindon de gendre). Le jeune homme en question pouvait être mortellement offensé par cette comparaison.

Moins bon spécialiste du Midi que du Nord, Lachiver note cependant la bartivelle, perdrix rouge du sud de la France, plus grosse et plus loquace que la perdrix ordinaire. Dans certains villages des Alpes du Nord, on dira volontiers d'une présentatrice ou d'un présentateur de télévision trop bavard « C'est une bartivelle » ou mieux encore « un bartifel ». Et n'oublions pas l'immortel glupeu, autrement dit sieste postprandiale en cette même région dauphinoise. Là-bas, on fait volontiers l'après-midi un petit glupeu, parfois conjugal.

Grand connaisseur de notre passé national, qu'il s'agisse de la démographie, des vignes ou des années de misère, Lachiver nous gratifie par conséquent d'un formidable déballage de ses paquets de fiches soigneusement classées, résultats d'une vie de labeur et de collecte.

Et puis l'iconographie dans son livre répond elle aussi à l'appel : peinture « pompier » (superbe) des paysans du XIXe siècle, et tant pis pour les snobs ; photographies de la récolte des asperges à Argenteuil vers 1900 et surtout mise en espalier des haricots par l'immortel Pissarro, impressionniste en diable, composée vers 1882, aux temps heureux de la République des Jules.

De la « bagnole », caisse à transport sur le châssis d'une charette, à la « gaudriole », mélange de seigle et d'orge, où à la « bartivelle », perdrix rouge du sud de la France... le parler rural a désormais son dictionnaire.

(Photo L.A.P.I.)
